



du
numéro 09

réel

dimanche 18 mars 2007

Le caillou d'Orphée

Brutalität in Stein. Brutalité dans la pierre. *Éternité d'hier*, précise le sous-titre. Le premier film d'Alexander Kluge, co-réalisé avec Peter Schamoni et autoproduit, date de 1960 et dure 12 minutes. Qu'y voit-on ? Des plans brefs, géométriques, anguleux des monuments nazis, de l'architecture officielle du Reich qui se projetait mille ans de gloire. Des plans où résonnent tour à tour l'écho des pompes hitlériennes – discours implacables, foules tétanisées, suavité du journaliste de service – et silence de mort.

Le tombeau est vide. Il ne reste que la pierre, brutale en effet, dont sont faits les murs et les couloirs. Des murs aveugles constitués de discours pétrifiés. Et dont les fondations reposent sur un délire totalitaire et l'extermination industrielle de millions de Juifs.

Pas besoin d'aller interviewer l'historien de service pour connaître quelle est la logique de ce découpage spatial : elle est de toute part explicite, il suffit d'entendre les discours scrupuleusement enregistrés, décryptés, de consulter les plans et les maquettes de la table rase pour comprendre le glacé de ces pierres.

1960. La même année, en France, une Américaine à Paris descend les Champs Élysées en vendant à la criée New York Herald Tribune. L'année précédente, les mêmes spectateurs de cinéma avaient pu percevoir un éclat de l'irradiation d'Hiroshima, et à travers elle, la lumière noire de la collaboration et des vengeances cathartiques. En 1963, ils découvriront un autre parcours de pierres, blanches comme les cathédrales antiques, polies par l'érosion, où berce le lent effacement de l'origine occidentale (*Méditerranée*). Nous voilà coupés de nous-mêmes. Et la séparation passe à l'intérieur de nous. « Le vieux cinéma est mort », proclame AK dans le « Manifeste de Oberhausen ». Mais alors que la Nouvelle vague s'affirme à la fois sur le fond de l'invention d'une

histoire du cinéma et dans la revendication d'une libération formelle, les cinéastes allemands se tournent vers leur passé immédiat, regardent ce qui fut le présent de leurs parents et ne peuvent faire autrement que se demander à quoi ressemble le pays qu'ils habitent, quelle est la forme de leur territoire, quelle image en donner qui soit littéralement irrécupérable, que personne ne puisse s'approprier, tirer à soi, mais qui demeure une surface de percussion, de retentissement. Une image ne se résume pas à une seule affaire de vision, elle est aussi bien un point d'écoute, une chambre d'écho ; elle est ce qui fait entendre. Elle ne s'adresse pas seulement à notre sensibilité, mais également à notre intelligence.

Ce qui fut longtemps un poids est devenu une force. Pendant des années, l'Allemagne vaincue, livrée au reflux de son histoire au rythme des matchs de foot, scindée par un mur, sans armes, soumises à deux empires en guerre a dû faire un travail obscur, s'interroger sur ce qu'est une nation, une mémoire collective, une identité, une langue. Un travail que la société française n'a jamais vraiment

*** Je suis certain que le cinéma
a quelque chose à voir avec le
bonheur. Cinéma = movie =
mouvement permanent,
contre tous les serre-freins. En
groupe, c'est encore plus facile.**

fait, abritée derrière son mythe de l'homme providentiel, de la nation une, de la république indivisible. À l'heure où des écrivains signent un manifeste contestant l'idée de francophonie au profit de l'usage d'une langue qui ne se confonde pas avec son territoire politique et soit le lieu d'une exploration du monde, voir et revoir, en un mot cultiver le cinéma d'un pays qui ne se confond pas avec ses frontières, qui fut coupé en deux durant une génération, est certainement la meilleure façon d'échapper à l'assoupissement de fin de repas que nous connaissons (manifestement, nous n'avons pas

* Alexander Kluge, référence de la citation inconnue.

réussi à enterrer le vieux cinéma) pour découvrir un nouvel usage du cinéma.

S'il y a une leçon du réel, c'est qu'il faut toujours en refaire l'épreuve, ne serait-ce simplement qu'il n'est pas ce que nous donnent à en percevoir les diverses campagnes de propagandes ; il est ce qui est le mieux recouvert, ce dont nous faisons journalièrement l'expérience dans la plus grande idiotie, et le cinéma en est un des révélateurs. Le problème n'est pas de comprendre le monde, mais de le faire sonner.

Cela passe par un effort d'articulation de l'actuel et du contemporain, par l'éclatement des leurres qui font office d'Histoire, par une reprise de notre histoire comme histoire-monde. Ce n'est pas un hasard si *Santiago*, film de la ressaisie de soi à travers le temps, de sa propre histoire par un cinéaste, de celle d'un pays et d'un homme au nom de ville, est aujourd'hui élu par un jury constitué de cinéastes. C'est le signe d'un passage. Que vienne le cinéma au printemps, celui d'Orphée qui déplace les pierres au son de sa lyre pour réaménager le paysage, tel qu'il apparaît au cœur des métamorphoses qui accouchent du présent. ■

↳ Jean Breschand

Mais alors, le documentaire... ?

Une voix... que cherche-t-elle ?

Voilà le noir et blanc luisant de *Santiago*. Aisément, une voix s'y glisse dessus, se dirigeant sans faute jusqu'au point final. Est-ce si simple ?

Voilà le noir et blanc luisant de *Santiago*. Au fond des images s'agitent le personnage et les directives d'un cinéaste qui nous semble étranger. Mais étranger à qui ? À soi-même ? Au cinéma ?

Les voix de *Santiago* se multiplient. Elles sont comme deux pistes qui ne cessent de se croiser et de se repousser. Elles se conjugent à deux temps différents, inconciliables entre elles, mais nécessaires l'une à l'autre. Une voie – oui une voix comme voie, une voix comme phare, comme parcours, ou trace ; un chemin creusé dans le moment même où les mots arrivent à lui assurer une existence –, une voie du pouvoir, de l'échec, qui ne semble porter nulle part ; et une voie nouvelle, la voie de l'aveu.

Cette voie/voix n'est pas timide, ni vacillante. Et pourtant elle connaît la faiblesse. Elle semble pouvoir se dessiner précisément au moment où elle reconnaît une fragilité, elle l'assume, la regarde, l'écoute. Elle lui donne une forme. Une forme cinématographique ?

Oui, peut-être que le geste documentaire se situe entre ces deux moments, entre cette force et cette faiblesse.

Je pense aux voix de *Nisida*, nombreuses, napolitaines. Où mènent ces voix ? Vers un rapport, vers un discours. Elles revendiquent, elles expliquent, elles posent des questions. Elles créent des tensions. À travers leur voix, ces garçons sont vivants. On peut voir leur corps, et entendre leur mots. Ils cherchent à dire ce qui n'a pas marché, et ce qui ne marchera peut-être jamais. Ils se mettent face à eux-mêmes.

La voie documentaire est aussi celle qui permet de donner voix à ces identités. Que ce soit une voix sonore, ou une voix faite de silence, ceci ne fait qu'enrichir nos expériences.

Mais alors, le documentaire doit se parler ?

Non.

Mais alors ?

Alors voilà.

Santiago sort finalement gagnant, après quinze ans. Il avait besoin de confesser sa défaite pour pouvoir remonter aux hauteurs documentaires. Il avait besoin d'un geste de délicatesse. Il avait besoin aussi de ces images, toutes entières, pour pouvoir parler. ■

↳ Lucrezia Lippi

De la voix à la parole, la fragilité de dire

« (...) de l'effraction à l'insinuation, elle [la voix-off] a à sa disposition toute une gamme d'intervention. Et que cherche-t-elle cette voix ?¹ » Un lien souterrain, un tremblement, une indication qui aiguillerait notre déambulation – rêverie réactualisée de film en film. Comment tisser du lien ? Comment rassembler nos émotions, le temps d'un regard, d'une semaine de réel, le temps d'un silence et d'un son filé ? Comment accueillir l'énergie d'une parole qui, bien que feuilletées d'une multiplicité de voix, semble circuler de façon singulière de la Chine au Pérou, de l'Italie au Brésil en passant par l'Allemagne ? Car toujours cette même crainte de la cacophonie. Laissons-nous aller : il faut se taire pour ouvrir l'œil. Prêtons l'oreille.



> *Santiago*, João Salles

Santiago, c'est une voix, une voix dédoublée, conjugée à deux temps : la voix immature inscrite dans une certitude de classe ; et la voie nouvelle retracée à l'orée des images anciennes, la voix qui a vécu et qui revient sur son passé. La voix. L'image. Existent-elles seulement ?

Accoudé au bar du Réel, un rêveur et un raisonneur, un verre de Leo & Co à la main :
- à la jonction de nos expériences du regard, enracinées dans

1. André S. Labarthe, « La voix off : musique du commentaire », *Images documentaires*, n° 55-56, premier trimestre 2006.

l'intimité de la vision, image et voix se confondent bientôt. Car qu'elles soient associées ou rivales, qu'elles soient combinées ou diffractées, qu'elles s'accompagnent ou se menacent, jamais pourtant elles ne vivent par elles-mêmes. Des Lumières à Vertov, alors que le documentaire se cherche encore – fragilité gracieuse d'un être inconscient de ses propres talents, voix et image semblent se tresser déjà.

- la voix, le muet ? Le paradoxe est grotesque : auriez-vous perdu tout sens du réel ?

- silence, absence, voix, non mon ami, ce qui compte c'est le grain. Certes Nanouk ne parle pas, et pourtant tu l'écoutes. Au plus profond de la vision, tu as entendu son souffle. Sais-tu seulement pourquoi ? Car image et silence, image et voix se conjuguent, à toutes les personnes de la parole.

- toute à l'heure la voix, maintenant la parole : où voulez-vous en venir ?

- l'image c'est comme la voix, c'est de la chair. Deux chairs qui se rencontrent, qui s'accouplent, qui s'aiment, parfois en dialoguant, parfois en gardant le silence. Le documentaire c'est l'un avec l'autre. Le documentaire c'est une joie et une souffrance. Ce n'est ni une image, ni une voix, c'est les deux à la fois, c'est une conjugaison : c'est une parole. C'est un geste.

Santiago, le geste, le geste retroussé de la parole qui s'accepte enfin comme ressource des anciennes images. Comme pour venir en aide à cette voix, déjà ancienne et qui n'existe plus que comme une manifestation de ce qui a été. ■

☞ Nicoias Giuliani

État des stocks

Serge Daney résuma un jour la pensée de Bazin en ces termes un peu brutaux : « *Le cinéma a à voir avec le réel, et le réel n'est pas le représenté, et basta.* » Il est parfois des évidences qui font plaisir à entendre lorsqu'elles s'affirment avec une telle force, ce qu'est l'enseignement de ce Festival et de son palmarès. Car loin des folles ambitions sismographiques d'une catastrophe généralisée, dans ces grands sujets qui forcent l'adhésion d'un public acquis à l'avance à ces causes, ce qui est récompensé ici est un cinéma de parole affirmant en creux sa méfiance du tout-à-l'image. Ces films nous disent l'urgence d'une prise de conscience de ce que l'image ne peut plus rendre – de ce qu'elle n'a jamais su d'ailleurs. Car cette conscience ne va pas sans le constat d'un échec en vérité face auquel il va peut-être bien falloir se retrousser les manches et réinjecter un peu d'imaginaire rugissant dans le moteur.

Parole et voix sont le contrepoint duquel toutes ces questions se posent, le lieu où le film se réinvente, par sa propre mise en péril, dans l'aventure de sa transparence. *Santiago* est le film d'un échec qu'explorent ses voix quinze ans après dans une résonance d'outre-tombe. Le film s'y confronte à lui-même pour dire sa défaite, ce qu'il ne sut atteindre et qu'il ne pourra jamais plus. La plupart des autres films récompensés ne disent pas autre chose. *Rêves d'ouvrières* par exemple, quand il invoque la parole de celles-ci pour dire la souffrance de classe, quand l'idée de filmer leur travail paraîtrait illusoire, ou *Le Bruit du Canon* qui recourt à la parole des agriculteurs pour dire le dégoût, l'horreur et l'inquiétude face à un phénomène que sa réalisatrice ne put filmer autrement que dans sa beauté et son mystère.

On serait tenté aussi d'évoquer un autre film de la sélection, mais absent du palmarès, qui prend son propre échec pour sujet, il s'agit de *Kien*. L'impudeur délirante de sa mise à nue fut tellement frontale qu'elle mit en péril peut-être sa réception par le public. Car c'est le réalisateur qui, d'une certaine manière, se met « à poil » dans le plan en montrant ce moment où il



> *L'amour dérange la froide mort*, Alexander Kluge

rompt tout à fait le fil par lequel il parvenait à maintenir *Kien* ; son film ne questionne pas cet échec, ne le met pas en perspective, peut-être est-ce là la différence entre un film primé et un film qui ne l'est pas, mais il montre humblement ce contre quoi le cinéma bute, ce qui est tout de même beaucoup.

Il y eut une autre mise à nue d'un réalisateur, celle de Lee Hosup dans son *And Thereafter II*, récompensé par le Prix International de la Scam. Ici la mise à nue se fait avec un nez de clown comme pour faire diversion de l'objet du délit. Comme *Kien*, il est habité du syndrome du personnage-plus-fort-que-le-film-et-qui-l'emporte, ce qu'il met en scène avec une telle autodérision qu'elle pourrait paraître masochiste ; mais c'est là toute la roublardise jubilatoire de son auteur, car il s'agissait par là peut-être de mieux faire oublier toute la maîtrise que son auteur regagna au cours d'un montage qui dura un an.

Le constat que l'on peut tirer de ce palmarès, c'est qu'il est peut-être temps d'en finir avec les poses de principe, ce que le documentaire est supposé pouvoir approcher que la fiction ne saurait même entrevoir, loin de ce genre de lapalissade fanée ce festival n'affirme rien d'autre que le cinéma tel qu'en lui-même, qui a « à voir avec le Réel » mais le ré-explore à l'aune d'une expérience de son imaginaire. ■

☞ Ronan Govys



Dimanche 18 mars 2007

CINEMA 1

12h00 RP
Le Bruit du canon
 Marie Voignier, France, 27'
 Prix du court-métrage
 VF+STA
El Telón de azúcar
Le Rideau de sucre
 Camila Guzmán Urzúa, 80'
 Prix Louis Marcorelles
 VOSTF

14h00 RP
Maxi xuexiao
L'Ecole du cirque
 Guo Jing et Ke Dingding, Chine, 100'
 Prix International de la SCAM, ex aequo
 VOSTF+STA

16h00 RP
Aus der Zeit
Hors du temps
 Harald Friedl, 80'
 Prix des jeunes - Cinéma du réel
 VOSTF+STA

18h00 HC
Dong
Asie
 Jia Zangke, Chine, 70', 2006
 DEBAT en présence du réalisateur

20h30 RP
Santiago
 João Salles, Brésil, 80'
 Grand Prix Cinéma du réel
 VOSTF+STA

CINEMA 2

12h00 A
Jeder ein berliner Kindl
Bière pour tous
 Harun Farocki, 4'
 Sans dialogue
Die Worte des Vorsitzenden
Les citations du président
 Harun Farocki, 3'
 VOSTF
Farb test - die Rote Fahne
Essai couleur : le drapeau rouge
 Gerd Conradt, 11'
 Muet
Oskar Langenfeld 12 x
Oskar Langenfeld douze fois
 Holger Meins, 13'
 VOSTF
Einleitung zu Arnold Schoenbergs «Begleitmusik zu einer Lichtspielszene»
Introduction à la "Musique d'accompagnement pour une scène de film" d'Arnold Schoenberg
 Jean-Marie Straub et Danièle Huillet, 15'
 Sans dialogue
Am Siel
Au bord du chenal
 Peter Nestler, 13'
 VOSTF

Aufsätze
Rédactions
 Peter Nestler, 28'
 VOSTF
Ödenwaldstetten, ein Dorf verändert sein Gesicht
Un village change de visage
 Peter Nestler, 38'
 VOSTF
Rheinstrom
Sur le Rhin
 Peter Nestler, 13'
 VOSTF
Mülheim / Rhur
 Peter Nestler, 14'
 Sans dialogue
Im Ruhrgebiet
Dans la Rhur
 Peter Nestler, 34'
 VOSTF
Von Griechenland
De la Grèce
 Peter Nestler, 28'
 VOSTF

16h00 HC
Dominium Mundi, L'empire du management
 Gérald Caillat, France, 67'
 VOSTF

18h00 RP
Für den Ernstfall
En cas d'urgence
 Bourse Pierre et Yolande Perrault, ex aequo
 Knut Karger, Allemagne, 43'
 VOSTF+STA
And Thereafter II
Et après II
 Lee Hosup, Corée du Sud, 56'
 Prix International de la SCAM, ex aequo
 VOSTF+STA
Stella
 Vanina Vignal, 77'
 Prix du patrimoine
 VOSTF

PETITE SALLE

14h00 A
Danach hätte es schön sein müssen
Et maintenant
 Karin Jurschick, 72'
 DEBAT
Nicht mehr
Plus jamais
 Karin Jurschick, 30'
 DEBAT

17h00 RP
Giac mo la cong nhan
Rêves d'ouvrières
 Phuong Thao Tran, Vietnam, 58'
 Bourse Pierre et Yolande Perrault, ex aequo
 VOSTF+STA
En lo escondido
Ceux qui attendent dans l'obscurité
 Nicolas Rincon Gille, Belgique, 77'
 Prix des bibliothèques, Prix Joris Ivens
 VOSTF

20h00 HC
 Alexandre Kluge : **Lecture**
«Geschichten vom Kino» / Histoires de Cinéma
 Entrée libre dans la limite des places disponibles

HORS LES MURS

Centre Wallonie Bruxelles
 11h00
Rencontre avec les cinéastes allemands
 présents au festival
 organisée en collaboration avec la Scam
 Entrée libre dans la limite des places disponibles

Musée de l'homme
 14h00 A
Beschreibung einer Insel
Description d'une île
 Rudolf Thome, 192'

Cinéma Jean Renoir de Trappes
 17h00
Un Fleuve humain
 Sylvain L'Espérance, 92'
 Projection en présence du réalisateur

MK2 Beaubourg
 14h00 A
Demontage IX
 Romuald Karmakar, 25'
 DEBAT
Eine Freundschaft in Deutschland
Une amitié en Allemagne
 Romuald Karmakar, 75'
 DEBAT

16h00 A
Normalität 1-10
Normalité 1 à 10
 Hita Steyerl, 25'
Am Rand der Städte
Au bord des villes
 Aysun Bademsoy, 83'

18h30 A
Sam Shaw on John Cassavetes
 Romuald Karmakar, 23'
Die Nacht singt ihre Lieder
Et la nuit chante
 Romuald Karmakar, 115'

21h00 A
Manila
 Romuald Karmakar, 113'

Du réel est réalisé par

Christine André
 Dorine Brun
 Christophe Chemin
 Michaël Dacheux
 Aminatou Echard
 Nicolas Giuliani

Ronan Govys
 Michelle Humbert
 Stéphanie Labadie
 Romain Lecler
 Lucrezia Lippi
 Boris Melinand

Christophe
 Montaucieus
 Maïté Peltier
 Yanira Yariv

Coordination
 Jean Breschand

Contact
 journaldureel@
 gmail.com

Graphisme
 José Luis Chavez